

Aux chiens de me revenir

DU MÊME AUTEUR

Poésie

Texture (recueil), éd. Pru la Vorvu, 1982 (épuisé)

Nouvelles

Le bleu de Gênes, éd. L'œil de la méduse, 2019

Un torrentueux quadrille, éd. L'œil de la méduse, 2019

Le Chemin de halage, éd. L'œil de la méduse, 2020

L'Heure d'après, éd. L'œil de la méduse, 2021

On me reprochera, éd. L'œil de la méduse, 2022

Livres d'artiste

La nuit est une rose noire, éd. L'œil de la méduse, 2018

Les grues, éd. L'œil de la méduse, 2019

Ils approchèrent de l'horizon, éd. L'œil de la méduse, 2019

Décollage Immédiat, éd. L'œil de la méduse, 2019

Livrets d'art

Coude à coude, éd. L'œil de la méduse, 2020

Les petites phrases rouges, éd. L'œil de la méduse, 2020

Le leporello, éd. L'œil de la méduse, 2021

Planches de vestiges (sculptures), éd. L'œil de la méduse, 2023

Autres

Un détail troublant (aphorismes), éd. Grand M, 2018

Denis Tellier

Aux chiens de me revenir

Roman

Éditions Fables fertiles
18, rue de la Marne
95460 Ézanville

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une infraction, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2026 Éditions Fables fertiles
1^{er} trimestre 2026
www.fablesfertiles.fr
Tous droits réservés

Aux chiens de me revenir est une nouvelle édition, largement remaniée et augmentée, d'un texte de l'auteur paru aux éditions Lunatique en 2012 sous le titre : *Adrien de la vallée de Turroch* (épuisé)

À mes filles, Delphine et Alice.

À mon ami Nicolas Doubine, Russe blanc.

*Celui qui, petit, m'a appris, tout simplement, que je ne pourrais
pas voler comme un oiseau, ni courir comme un chevreuil,
ni nager comme un poisson.
Et qu'il me serait difficile de suivre les animaux...*

*Qu'il valait mieux que je m'intéresse un moment aux comportements
des hommes, avant de rejoindre peut-être une autre planète.*

Cela faisait plusieurs jours que j'errais non loin de cet étrange lieu. J'y cherchais en vain une demeure de nuit, une auberge. J'étais accompagné à cette époque d'Annabelle, une pouliche percheronne de trois ans, et de Rufiot, un vieux cheval de trait ardennais sans âge. Mes solides bêtes avaient arraché de ce bourbier automnal une charrette en bois sur laquelle s'entassait mon bien le plus cher...

À la place du cocher, assise et fixée sur une chaise en merisier, une vieille dame empaillée. Sa face cuivrée était maculée de cette terre grasse projetée par des roues dépourvues de garde-boue. Je l'avais trouvée au centre d'un carrefour forestier, abandonnée sous un quartier de lune, immobile et muette, usée par la vie, la lassitude, la pauvreté et les frottements fréquents aux angles des bâtiments. Elle était devenue une compagne de voyage attentive bravant les intempéries de sa mine desséchée, sans doute pour elle un dernier rictus sous forme de grimace face à l'éternel.

Derrière mon charriot, quelques bassines accrochées, quelques seaux et puis un tonneau d'eau, au-dessus, entre les ridelles, une malle d'effets pour les quatre saisons, j'usais tout jusqu'à la toile, la lisse de la pauvreté et je n'avais pas honte, ce mot n'avait jamais traversé la fonte. L'habit en son étoffe était devenu l'apanage de la réussite, des turlupins encanaillés dans les soirées mondaines virevoltaient, affublés de vêtements de lumière, mais ils se trahissaient dans la pénombre, apeurés dans leur nudité !

C'est vrai, brûlé par l'été, entortillé par tous ces vents rageurs, trempé par des averses sans sens et des flocons de neige virevoltants, mes yeux se fixaient uniquement sur l'étonnement.

Je n'avais plus rien en bouche, quelques dents repiquées, mon langage qui s'épuisait de jour en jour, des cheveux sur ma langue.

Sur un pied un cor dur, sur les deux un corps mou, mes doigts jaunes effilés, osseux, pour ainsi dire transparents.

Mes godasses pleines d'un entrebâillement éloquent, un chapeau décapotable pour saluer les gens, ma ti-gnasse remplie de poussière et de toiles d'araignée des greniers, dedans, oisif une famille de poux émerveillée de pouvoir voyager au gré des vents.

Et mon fou rire... mon fou rire que je cachais ; il faisait peur aux gens !

Devant, entre les bêtes, je bridais très fort les mors gélatineux recouverts d'écume blanche. L'allure pénible sur cette terre mouvante me coinçait entre leurs muscles étirés. Les bois des roues grinçaient, les cerclages de fer écrasaient les pierres schisteuses qui, sous l'effet de l'humidité, se broyaient. C'est après chaque dénivelé que mes yeux allaient et venaient sur les cordes de chanvre afin de m'assurer du bandage et de la fermeté de mon chargement.

Le crachin avait cédé sa place à une averse soudaine, le sol gorgé d'eau ne respirait plus sous cet afflux, la glaise collait aux pattes, elle enveloppait les godillots, les sabots. Le fait de rester sur place accentuait ce cloaque, margouillis boueux où il fallait solidement s'arc-bouter pour décoller son soulier.

À la limite de la fatigue, les bêtes dans la besogne tiraient plus ou moins nerveusement, et jamais dans le même temps ; elles étaient lasses des ordres et du labeur, Rufiot le faisait savoir avant l'heure, il pétrait en signe de découragement, non non cela ne sentait pas mauvais, le sainfoin sans doute et les fleurs des prés écrabouillées.

Après ce vallon encombré d'humidité, le niveau s'était relevé, les chevaux marquèrent à nouveau des appuis vigoureux, le convoi reprit de l'élan. Des genêts poussaient ça et là sur des talus bosselés, les odeurs changèrent, broyage de mousse, de lichen mélangé à du terreau de fougère.

Dans la plaine, il était difficile de saisir les effluves, volatiles ; ils approchaient, furtifs, enjoués, puis ils disparaissaient instantanément dans le courant d'air.

Devant, le chemin n'était plus qu'un ruban. Il y avait, en traversant ces étendues, une perte de conscience due à l'espace, une démesure à l'infini d'un paysage unique. Tout allait vers l'écrasement des deux masses : le ciel et la terre.

Le regard cherchait en vain un point de fuite, une issue vers l'horizon. Face à cette convenance, la somnolence envahissait l'ensemble des cerveaux, et les chevaux avaient le désir de s'arrêter pour se regarder marcher. Seul le chemin conduisait quelque part, car derrière, des corbeaux freux chahutaient, choisissant de prendre l'air comme des oiseaux marins.

C'est au détour d'une éclaircie salutaire, dans la nébulosité d'une trouée du ciel, que l'église m'était apparue pour la première fois.

Émilien habitait à côté de cette vieille église sans clocher, la foudre l'avait éclaté dans un bruit d'enfer par une de ces journées où les éléments pressent sur nos têtes l'annonce pesante et silencieuse d'un orage menaçant. Avec, il faut le dire, cet éclairage fabuleux dont les grands peintres du siècle dernier avaient eu un mal fou à saisir l'approche.

Ce clocher était tombé, ralenti dans sa chute par des mains imaginaires, qui, jadis, phalanges noueuses et poignets recouverts par d'étranges étoffes déchiquetées, avaient soulevé des tonnes de pierres et d'énormes gargouilles en forme de verges aux glands animaliers. De ce monticule de bois enchevêtrés, les veines de sève étaient coupées et la sueur s'y était mélangée. Ces hommes de l'au-delà avaient senti leur propre décomposition à venir. Leurs bouches ouvertes vers les cieux dominants, ils découvraient leurs dents cariées sous les prunelles visionnaires des vieilles corneilles qui n'osaient plus battre de l'aile.

Bien sûr, ces hommes du temps passé avaient pissé du sang épais, fumant dans la sciure des charpentes, arqués sous des assemblages aussi beaux que lourds, le cœur au bord du vide, le cerveau en équilibre, qui, selon l'heure, avait ses penchants.

Bien sûr, il y avait ce pain de seigle, dur, qui au contact de l'humidité éclatait, puis verdissait comme mousse sur mur. Les hommes l'accompagnaient d'oreilles de cochons bouillies et biscornues préalablement attendries à la boucharde, un marteau à surfacer la pierre. Soies raides entre les incisives, mâchouillements cartilagineux dans un silence d'altitude, ils en bavaient debout.

Bien sûr, le soleil se levait tôt et se couchait tard là-haut, des journées sans heures et des heures de repos lourdes sur les épaules comme des tranches de carrière. Carcasses harassées et moulues sur des grabats de paille aux épillets mordants, jetées là au pied du monument, ce n'étaient que des tas uniformes sous des abris de fortune.

Bien sûr, il y avait ces longs hivers redoutés où tout devenait gris, le ciel et ses brouillards. Une froidure qui saisissait la tête, le vent à affronter, le crâne à réchauffer où, maintes fois, ils cherchèrent ce qu'il restait d'accèsible là-dedans, un alphabet pilé, quelques mots à peine dégelés bafouillés sans ouvrir la bouche. Ils broyaient le langage en murmurant, ils déglutissaient des grognements froids.

Des trop grandes journées glaciales à ganaches serrées, seuls les yeux appelaient le soutien, seuls les yeux cherchaient un abri dans les encoignures des murs, en vue d'un lendemain incertain.

Des piquettes à se mordre les mains, les pieds, ils en auraient pleuré pour s'en séparer, des engelures, à se lécher la peau pour les apaiser semblablement à des animaux. Les gestes devenaient gourds, raidis par la glaçure, et cette difficulté d'entrevoir le fil à plomb qui disparaissait dans les fonds.

L'abîme de la peur...

Mais surtout, il y avait la tête, la caboche qui pourrissait la volonté d'agir.

Des paroles qui ne portaient plus, c'était « le mal-penser », qui rendait friable et cassait le courage des autres. L'ambiance, pendant la mauvaise saison, était remplie de lassitude et, dans le fond du gouffre, de l'épuisement, du dégoût, ils devenaient des silhouettes sombres, des ombres, et on les oubliait.

Que de peine en ce lieu, pour quelques écus de cuivre sur la paume de leurs grosses mains crevassées et jaunies de tanin.

C'est au hasard des saisons dans cette besogne verticale, que parmi ces ouvriers inondés de vertige et dans la légèreté, l'un d'eux, de temps en temps, croisait la mort en tombant lourdement dans l'éblouissement d'un tournis affolé. Non, il n'y avait pas de râle dans

la vitesse de l'air, mais peut-être l'étonnement d'aller moins vite que la lumière. Il finissait démantibulé en défonçant l'obscurité.

Pour tout dire, ces bâtisseurs en guenilles, dans la brume des journées finissantes, n'avaient que l'ultime espoir de prendre un raccourci.

Monter plus vite au Paradis.

C'est en tapant avec son pied le coq en cuivre qu'Émilien, étonné, avait constaté que le haut du clocher était réellement tombé.

De ce clocher écroulé, trois cloches vert-de-gris étaient restées perchées sur un chevêtre épais, lequel, de cet endroit, avait à première vue nécessité l'abattage d'un grand chêne. Sous ces clarines de bronze, les cordages étaient pourris, il n'y avait plus de mâtines ni d'angélus, et c'était très bien ainsi. Seules les gamelles disposées sous les fuites clapotaient au choc des grosses gouttes alourdies. Émilien, toute une semaine durant, avait d'ailleurs essayé, tant bien que mal, de sauver les dégâts par une combinaison précaire de matériaux divers.

Mais rien n'y faisait, il décida donc de n'y accorder aucune importance et de laisser tomber ce que le ciel pouvait encore lui proposer.

Et Dieu sait !...

En ce pays, la campagne alentour dressait une nature très belle. L'église avait été édifiée sur une ancienne forêt. Émilien supposait que tout ce bois avait servi à son élaboration. Ainsi, sur plusieurs lieues à la ronde, le sol rigoureusement plat n'avait pour obstacle que cet énorme bâtiment. Il s'élevait jour et nuit à quelque vingt mètres de haut.

Je pense qu'il y avait de quoi surprendre, dans ce paysage esseulé.

Émilien avait du mal à suivre les chemins, il entrait comme le font les bêtes sauvages dans la nature, par instinct.

Autour de cette église aux allures de cathédrale, coulait une rivière silencieuse dans un lit aux contours vipérins. De frêles ajoncs éparpillés décoraient ses deux bords. Un vieux chemin de muletier coupait cette veine d'eau où, à la même époque, des hommes, à force de bras et de leviers, avaient déposé un pont grossier aux troncs d'arbres équarris jusqu'au cœur. C'était plus loin, que la forêt épaisse reprenait le dessus, là où les vents devenus frères faisaient trembler d'une brise légère les grands peupliers au feuillage décoloré, là où les chênes centenaires lâchaient leurs glands mûrs sur le parterre humide, là où les majestueux sapins dans les matins de brume gagnaient du temps à dévoiler leurs verts sombres. Puis il fallait parcourir plusieurs bornes de pierre dans cette futaie pour apercevoir en lisière les premiers labours d'automne et les toits d'ardoise, tenus

aux angles par des murs de briques rouges. C'étaient de grandes fermes ardennaises, grossières, épaisse, qui se confondaient avec leurs voisines belges, entre les cimes des arbres et au-dessus des faîtages. Ancrées sur d'impressionnantes fondations au pied des murs, ces forteresses semblaient sereines et insensibles aux courants d'air. De loin, le vent les ondulait dans la tempête, pareilles aux vaisseaux fantômes d'une armada muette. Des tas de pierres, en somme, qui acceptaient plus volontiers les quatre mauvaises saisons. Dans cette immensité, un seul point de repère, l'imaginaire, le décor grandiose de la nature, dans l'espoir d'y distinguer, dans un coin, le début d'un mouvement.

Mais en attendant, le corbeau freux tout habillé de maussade restait le maître des lieux, il se jetait à découvert dans la grisaille, affrontant les travers du temps. Il s'arrachait, en se débattant, à cette peau du ciel tendu. Émilien le voyait, vêtu de son costume le plus long pour les jours les plus courts, perché dans les branches noires de l'hiver. Il avait ce rire moqueur en coin de bec et l'œil humide quand il regardait marcher les gens à petits pas sur le verglas.

Journée de crachin interminable sur de longues terres fraîchement travaillées. Un héron des bords de Meuse, le sourire abîmé et deux plumes rectrices de son gouvernail cassées, les avait survolées lourdement pour disparaître à jamais en frappant la brume de ses ailes, sans

même brailler dans l’humidité croissante son passage de hasard. Des étourneaux passaient et repassaient, rasant le sol sous cette chape de plomb, ils avaient l’étourderie de voler sans réfléchir. Des bosquets d’épines viñettes, chargées de prunelles aigres, végétaient ça et là à l’extrême bordure des chemins jaunes, des moineaux communs venaient s’y égoutter avant de reprendre leur virée.

Sentinelle des bois, le geai restait à couvert, replié sur lui-même, trop content d’y penser pour ne pas devenir fou. Il n’était pas question de perdre une plume bleue dans la plaine grise et de devenir sujet de moquerie, celle, sournoise, du hibou.

Ces bâtisses étaient entourées par des lopins de terre souvent cultivés qui servaient de jardins, et de parcelles de jeunes taillis clairsemés de réserves, des chênes centenaires dont la première branche se trouvait à six, voire huit mètres de haut. Ils occasionnaient pour les yeux l’assurance d’une belle résistance, propres à en faire des poutres de grange sans noeuds. Ces enclaves fournissaient pour l’occasion le bois de chauffe, les piquets de parcs à bestiaux, le charbon de bois, les rames à haricots pour le printemps suivant, et les vieilles dames venaient encore y fagoter le branchage.

Ces fermes étaient reliées entre elles par des chemins jaunes d’alluvions de rivière, damés par le passage incessant, à l’automne, de tombereaux de betteraves. Ces

chaussées carrossables, bien souvent, séparaient les exploitations en deux et quelquefois le tas de fumier. Toutes ces grandes demeures étaient survolées par des bandes de pigeons bâtards au plumage multicolore. Certains de ces oiseaux avaient des yeux exorbités en recomptant leurs plumes, d'autres, des têtes de fous, hagards sur leurs cous. C'est vrai, il y avait cette ivresse excessive à vouloir, à tout bout de champ, traverser le vide.

La nuit tombait vite sur ce pays quand le ciel se chargeait de gros nuages noirs. Seuls les clochers dans l'horizon perçaient les abcès de ce dôme écrasant. Les anciens appelaient cette éventualité passagère « L'aiguillon du front ». Il vidait le ciel de grêle, de pluies alourdies. Sous l'orage, il était sujet à des propos démoniaques et à des superstitions. Car, quand brûlaient les granges, le diable échauffait les cerveaux, le feu flambait les esprits, il croustillait la peau molle et ses vaisseaux sanguins, la salive acide devenait venin. L'étranger de passage sur le chemin était montré du nez, il devenait le sorcier. Il pouvait, en croisant deux doigts, pointer les beffrois, il obstruait les gargouilles en pliant un pouce. Il tordait sa bouche pour onduler la croisée du transept, déclenchant à sa guise un épouvantable effroi. À son souffle, et même légèrement, il déplaçait le vent et le tonnerre dans un gouffre de la plaine. Ici, un chêne de parc isolé, éclaté, ouvert d'une décharge bleu acier, là-bas, une

vache foudroyée, gonflée d'éclairs, les cornes brûlées. Sans hésiter, les vieilles sortaient des maisons, des hamiaux ; au Christ, elles imploraient la miséricorde, psalmodiaient des lamentations. Sur les chemins tortueux, on les croisait encore, gesticulant au pied des calvaires, elles transperçaient des yeux la pierre, se signaient pour éloigner les maux. Elles conjuraient le sort !

Sous ces déluges et sur cet étalement de terre consacré au labeur, le dépassement des convois dans la campagne, le croisement des traînées boueuses de chariots, survenaient uniquement avec la précipitation du ciel, la montée soudaine de l'orage ou les bourrasques de neige avant que ne progressent les congères. Alors seulement, dans ces accélérations, les hommes encapuchonnés sous des sacs de jute pointus, proposaient leurs services aux retardataires. C'est seulement au seuil de la nuit, en se couchant, dans le mâchonnement de l'étonnement, que les souvenirs de la journée remontaient en tête.

Plus loin, une voie sinuuse empierrée aboutissait à un bourg ramassé sur lui-même. Pas de chien qui aboie, ou qui avance, s'assoit, et qui, d'un bond, disparaît pour nous laisser dans la tête, en mémoire, une oreille ou bien le bout de sa queue.

Village sans âme reconnaissable, blotti en attendant les premiers froids hivernaux. Les maisons étaient collées les

